Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 37

Artikel: Petites connaissances pratiques
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188867

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tience, de longanimité de caractère, de vertu antique et presque romaine, pour cheminer à côté d'un *jaillet* rétif ou mal éduqué pendant huit grandes heures, dont cinq se faisaient avant le lever du soleil. Si on l'eût condamné à un tel supplice, jamais il n'eût loué le bœuf en ses vers. Voltaire pardonnait peu, dit l'histoire, et il était malin de son naturel.

Enfin nous arrivâmes à Saint-Cergues, comme les gens venaient de s'y lever. Je traversai la montagneuse bourgade, le fouet à la main, ayant presque honte de mon métier. Les gens avaient l'air de me rire au nez à la vue de mes bœufs s'en allant de droite à gauche, excités par un jeune garçon mince et maigre comme eux.

A vingt minutes plus haut, mon père me quitta tout de bon, car il pouvait marcher deux fois plus vite que notre attelage. « J'irai préparer nos plantes, me dit-il; tu n'as qu'à suivre toujours la route, jusqu'à ce que tu voies sur la gauche trois bois de sapins dans les pâturages: alors, dirige-toi vers celui du milieu, à travers les prés et en suivant les *combes* [1]. Tu entendras le bruit de la hache, et, si tu ne me trouvais pas d'abord en arrivant, tu n'aurais qu'à m'appeler. » Bientôt il disparut dans les replis du terrain.

Que cette route solitaire me parut longue! C'était vers la fin d'octobre: plus de troupeau sur les gazons, recouverts de gelée blanche et aussi ras que le sol. Plus de fumée sur les toits des chalets. Partout la solitude et l'absence de vie humaine. Ah! la montagne n'est pas belle, vue de cette façon et à mon âge. Il n'y eut pas jusqu'à l'étang naturel bien connu de la Givrine, qui ne me parût un endroit horrible, une espèce de gouffre sans fond, sous ses quatre pieds d'eau parfaitement limpide. Cette flaque, d'une superficie de plusieurs arpents, devient une ressource précieuse pour le bétail dans les années de sécheresse; elle est habitée par une multitude de petites salamandres.

Enfin les coups de la hache résonnèrent agréablement à mes oreilles; bientôt je pus dételer mes pauvres bœufs et les établir à la lisière du bois, avec leur botte de foin dans lequel ils plongeaient leurs mufles avec délices. En regardant la hauteur du soleil, je pensai qu'il pouvait être dix heures du matin.

Lorsqu'un grand coup de vent fond sur une forêt de sapins isolée et non fort épaisse, il est rare qu'il ne laisse pas quelque trace de destruction. Malheur à l'arbre qui, dans sa première jeunesse, reçut des contusions, éprouva des maladies qui lui laissèrent un défaut caché ou visible, une solution de continuité dans la fibre, un cal recouvrant une ancienne fracture, ou, enfin, n'importe quoi qui fasse de cet arbre une plante tarée. La force du vent rompra sa tige, car l'élasticité de celle-ci n'est plus régulière. Il y a aussi les arbres mal affermis au sol, ceux dont les racines, sortant de terre, ne peuvent étendre au loin leurs replis tortueux et traçants. De tels arbres sont en grand danger d'être violemment arrachés. Enfin, il y a les arbres à moëlle corrompue: pharisiens de la forêt, ceux-ci ne résistent point à une telle épreuve. Ils sont brisés, et montrent alors à nu le cœur habité par la vermoulure. — En termes forestiers, tous ces arbres abattus par le vent portent le nom de *bois châblis*. Or, nous allions chercher des bois de cette catégorie.

(A suivre.)

[1] Dépressions du sol.

Jeux d'enfants.

O mon tout petit fils, ô mon tout petit « nous »,
Chose faite de moi, d'elle; chose bénie!
Chose que l'on voudrait regarder à genoux,
Silencieusement, dans l'extase infinie.

O mon tout petit fils, je vous vois là, ce soir,
Philosophiquement sucer un pouce rose,
Et chercher à saisir, sur un grand mur tout noir,
Un tout blanc rayonnet de soleil qui se pose.

Oh! le bon rayonnet! Et vos doigts ingénus,
Avec un mouvement si drôle, ô Dieu! si drôle!
Tapent le grand mur noir par petits coups menus
Pour prendre le rayon merveilleux qui le frôle.

O chimères! rayons! on ne vous saisit point!
Et vous alors, mon fils, navré, rempli d'alarmes,
Voyant qu'on ne peut prendre un rayon dans le poing,
Vous plissez votre bouche et vous fondez en larmes.

O mon tout petit fils, ne pleurez pas ainsi!
Oh non! je pleurerais comme vous, moi poète;
Moi qui passe mes jours à vouloir prendre aussi
Les rayons du soleil qui traversent ma tête.

JEAN RAMEAU.

Petites connaissances pratiques.

Graisse pour chaussures. — Les chaussures de chasse ont besoin d'être entretenues constamment en bon état, afin que le cuir conserve sa souplesse et que l'humidité et l'eau ne les pénètre pas. On aura donc soin de les bien nettoyer, de les faire sécher sans les placer cependant trop près du feu; puis on les frotte vigoureusement, après les avoir enduites avec un peu de graisse. Cette graisse se prépare d'avance et de la manière suivante: Mettre ensemble sur le feu un demi-kilog. de suif, 100 grammes de graisse de porc, 60 grammes de cire jaune, autant d'huile d'olives et autant d'essence de térébenthine. Remuez le mélange à mesure qu'il fondra, et, une fois fondu, versez-le dans un pot.

La nature humaine prise sur le fait.

Un samedi. Le train va partir. Un citoyen s'élance à la portière d'un wagon.

— Complet! lui crie-t-on.

— Messieurs, dit-il d'une voix suppliante, il faut absolument que je sois à telle heure, à tel endroit; je vous conjure de me laisser entrer.

Au même instant, un autre voyageur survient, adressant la même supplique. On va se serrer un peu pour lui donner asile, quand l'intrus, du ton le plus rogue:

—Ah! non, par exemple, nous sommes déjà bien assez comme ça!

Nous avons sous les yeux une singulière lettre de faire-part: « Monsieur et Madame *** ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fils avec Mademoiselle ***».

Et au bas, évidemment par distraction:

« Priez pour lui! »

Un père interroge ses enfants sur la manière dont ils sont traités dans leur pensionnat.

— Comment vous partage-t-on la nourriture? N'arrive-t-il pas quelquefois que l'un de vous reçoive une grosse portion et un autre une petite?

— Jamais, papa, toutes les portions sont petites, répond un bambin à la mine éveillée.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.